L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 12 juillet 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin..	80	24
Midi.....	84	26
3 P. M.....	84	26
6 P. M.....	86	27

Le discours du trône et l'opinion en Hongrie.

Les principales déclarations du souverain accueillant les nouvelles Chambres hongroises ont été, ces jours derniers, saluées avec satisfaction. On prend acte de la proclamation du rétablissement de l'ordre constitutionnel et parlementaire sur la base du compromis de mil huit cent-soixante-sept. On relève encore — et cela avec une satisfaction unanime — la déclaration du discours du trône relative à la réorganisation du droit électoral, "la plus urgente et la plus inéluctable des réformes intérieures" qu'il faut appliquer en Hongrie. Le gouvernement y procédera conformément au programme du comte Khuen-Hedervary en prenant pour base le suffrage universel, et il aura soin, comme dit la déclaration royale, "tout en sauvegardant pleinement le caractère essentiellement national de l'Etat hongrois, de tenir compte des exigences du développement démocratique."

Tous les partis sont encore satisfaits de la prochaine mise en vigueur d'un nouveau code de procédure militaire en rapport avec les principes juridiques modernes. Par contre, les sentiments sont partagés concernant le développement de la puissance militaire que le souverain déclare nécessaire pour garantir la sécurité et la position de la monarchie austro-hongroise. Cependant on espère généralement que les administrations de la guerre et de la marine ne présenteront pas des demandes exagérées, car le discours du trône s'empresse d'ajouter qu'il sera tenu compte de la capacité financière de la Hongrie ainsi que des intérêts des citoyens.

Le message royal énumère encore une longue série de réformes dans toutes les branches de la vie politique, sociale et économique du pays, indiquant clairement par là que le cabinet Khuen-Hedervary compte garder le pouvoir sous les auspices de l'empereur-roi pendant un long temps.

Nouveaux pairs anglais.

A l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, le roi George V a créé 7 pairs, 11 baronets et 30 chevaliers. Parmi les pairs nouveaux on peut signaler sir Christopher Furness, le grand armateur, récemment invalidé; sir Weetman Pearson et sir Walter Foster, un député médecin bien connu.

Parmi les nouveaux baronets : MM. Alfred Bond, président du conseil d'administration de la "Westminster Gazette"; Harold Harmsworth, frère de lord Northcliffe, le directeur du "Daily Mail", lui-même propriétaire du "Glasgow Daily Record" et du "Leeds Mercury"; C. Meyer, directeur de la Banque nationale d'Egypte et du comité londonien de la De Beers; Adolf Tuck, de la maison d'édition bien connue

Parmi les nouveaux chevaliers: MM. A. T. Guiller-Couch, écrivain des Cornouailles, longtemps rédacteur au "Speaker", Alfred East paysagiste, président de la Royal Society of Bristish Artits; le colonel Malcolm Fox, une autorité en matière d'éducation physique; John Lentaigne, président du collège royal de médecine d'Irlandie; le colonel Robert Inglis, président du Stock-Exchange; le docteur George Hastings.

CHANGEMENTS DIPLOMATIQUES EN ALLEMAGNE.

Retraite du prince de Radolin.—M. de Schœn ambassadeur à Paris.

Un mouvement diplomatique, d'une grande importance, vient de se produire en Allemagne : le prince de Radolin, ambassadeur à Paris, a été, sur sa demande, admis à la retraite ; il est remplacé par M. de Schœn, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, qui a lui même pour successeur M. Kiderlen Waechter, ministre en Roumanie.

C'est en mars 1901 que le prince de Radolin fut nommé ambassadeur à Paris, en remplacement du prince de Munster.

Il est superflu d'indiquer les raisons multiples qui font de ce haut poste un des plus délicats, des plus difficiles à exercer. Au moment même où le prince de Radolin le quitte, tous ses amis personnels—qui sont très nombreux chez nous—et aussi tous les amis de la paix ont le devoir de reconnaître qu'il s'en tira avec beaucoup d'adresse, de tact et de dignité.

Tandis qu'il représentait en France l'Allemagne, les relations franco germaniques traversèrent une des crises les plus graves par lesquelles elles sont passées depuis la guerre de 1870-71. Des trois alertes qui mirent en péril la paix de l'Europe et risquèrent de jeter l'une sur l'autre l'Allemagne et la France : en 1875, au moment où le parti militaire germanique rêvait de nous "saigner à blanc" : onze ans plus tard, lors de l'incident Schnœbelé, et en 1905, de ces trois alertes la dernière, qui eut le Maroc pour prétexte, ne fut certes pas la moins critique.

Au cours de cette crise si pénible, le prince de Radolin, qui n'était qu'un agent, fit du moins tout ce qui dépendait de lui pour tempérer et adoucir ce qu'avaient parfois de brutal et d'incohérent les communications dont on le chargeait. Ce n'est plus trahir un secret de dire qu'il désapprouvait, en plus d'un point, dans la "manière" autant que dans la "matière," la politique qu'il avait pour mission d'appliquer.

Après la secousse d'Algésiras, après celle qui fut causée par l'incident des déserteurs de Casablanca, les rapports entre les deux nations devinrent beaucoup plus satisfaisants. L'opinion publique et les dirigeants de l'Allemagne s'aperçurent qu'ils n'avaient, somme toute, rien gagné à leur politique belliqueuse et tracassière, ni au point de vue marocain ni au point de vue européen. Un changement se fit dans les esprits d'outre-Rhin. Dans l'heureuse détente qui s'est produite et dont les effets s'accentuent, le prince de Radolin a eu une part importante. Nul ne se réjouissait plus que lui de voir de meilleures relations s'établir entre son pays et la France.

Né en 1841, descendant d'une ancienne maison féodale de la grande Pologne, il franchit tous les échelons de la carrière diplomatique, à Florence, à Paris, Stuttgart, Madrid, Dresde, Constantinople, où il resta six ans premier secrétaire. Il se trouvait là bas au moment des événements tragiques qui marquèrent l'avènement d'Abdul-Hamid. Il m'a raconté souvent de curieuses anecdotes à cet égard ; il connaissait bien des dessous de cette histoire turque ; il aimait à parler de Constantinople, où il avait longtemps séjourné, où il était revenu, en 1892, comme ambassadeur.

Sa première femme était d'origine anglaise; son neveu, M. Tyrrell, est actuellement un des collaborateurs directs de sir Edward Grey au Foreign Office.

Il épousa en secondes noces Johanna von Oppendorff, dont la mère était une Talleyrand-Périgord ; par elle, il se trouvait apparenté à un certain nombre de familles de l'aristocratie française.

De haute taille et de grande allure, il accueillait les visiteurs, dans son hôtel de la rue de Lille, avec infiniment d'affabilité et de courtoisie. Très questionneur, ce qui est en l'espèce une preuve d'esprit, il se plaisait à les interroger sur les menus incidents de la politique ou du monde.

Le prince de Radolin possédait, à un très haut degré, la confiance de l'Empereur. Cette confiance ne l'abandonna pas un seul instant ; elle explique qu'il ait pu survivre à des changements de chancelier. Les chanceliers passaient et lui demeurait. Certains qui ne l'aimaient qu'à moitié et qui auraient vu, sans déplaisir, sa retraite ou sa disgrâce, essayèrent bien d'y contribuer ; mais ils y renoncèrent rapidement, aussitôt qu'ils s'aperçurent combien sa situation était solide.

Si le prince de Radolin se retire, c'est donc qu'il le veut bien. Tous ceux qui le connaissent savent qu'il avait été très affecté par la mort récente de son fils, que d'autre part cette mort l'oblige à s'occuper lui-même de l'administration de sa grande propriété de Garotchin. Ces raisons-là, jointes à un peu de fatigue, causée par l'âge, expliquent tout naturellement son départ qu'il n'aurait tenu qu'à lui de différer.

Au moment où il nous quitte, nous l'assurons des vifs regrets qu'il laissera parmi nous.

Son successeur, M. de Schœn, obtient un poste qu'il désirait ardemment depuis longtemps. C'est une excellente condition pour le bien remplir. Il a contribué plus que personne à l'amélioration qui s'est produite dans les rapports franco-allemands. Une bonne part des attaques dont il a été l'objet dans la presse pangermaniste n'a pas d'autre raison que celle-là. C'est un devoir pour nous de ne pas l'oublier et de lui en savoir gré.

Né en 1851, à Worms, dans le grand duché de Hesse, il suivit tout d'abord la carrière militaire, puis entra dans la diplomatie. Il fut premier secrétaire à Paris, ministre à Copenhague, où il opéra une détente très remarquable entre le Danemark et l'Allemagne, séparés l'un de l'autre par l'irritante question des Duchés ; ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fut appelé, en 1907, au secrétariat d'Etat pour les affaires étrangères.

M. de Kiderlen Wæchter qui l'y remplace, avait déjà fait l'intérim en 1906, quand M. de Schœn tomba malade. Il est né à Stuttgart en 1852 et appartient depuis 1879 à la diplomatie. Il fut successivement secrétaire à Saint-Pétersbourg, à Paris, conseiller à Constantinople.

Nommé en 1888 conseiller-rapporteur à la section politique du ministère, il accompagna l'empereur dans plusieurs de ses voyages et devint en 1894 ministre à Hambourg, en 1895, à Copenhague, en 1900, à Bucarest.

D'après les "Munchner Neueste Nachrichten," M. de Kiderlen appartenait, comme M. de Holstein, au groupe d'anciens fidèles de Bismarck, après sa chute, accusa d'ingratitude et de trahison. Le jeune diplomate était chargé du service de la presse sous M. de Caprivi, et on alla jusqu'à lui imputer d'avoir excité l'Empereur contre l'ex-chancelier, en faisant paraître un article de journal dans le style de Bismarck. Il s'ensuivit un duel au pistolet entre M. de Kiderlen et un rédacteur au "Kladderadatsch", M. Polstorff, dans lequel ce dernier fut blessé.

Il se révéla comme le meilleur connaisseur des affaires orientales après le baron de Marschall. Il se signala notamment en gérant l'ambassade de Constantinople, en 1907, pendant que M. de Marschall représentait son gouvernement à la Conférence de La Haye.

Lorsque, en 1908, remplaçant M. de Schœn malade, en plein conflit marocain et au moment des attaques contre l'Empereur, il prit la parole au Reichstag pour défendre le ministère des affaires étrangères dans l'affaire du manuscrit du "Daily Telegraph", il reçut un tel accueil qu'il en devint impossible pour quelque temps. On le baptisa "l'homme au gilet jaune". Il est probable que cette hostilité va cesser. M. Kiderlen-Wæchter passe parmi les gens de la carrière pour un homme extrêmement fort, pour un talent un tantinet débraillé, au-dessus de toutes les conventions mondaines, inaccessible à la vanité, se moquant des honneurs et de l'opinion publique. Rien dans son passé ne semble encore justifier positivement ces éloges et ces critiques, bien qu'il se soit montré habile pendant la période difficile qui a précédé l'accord franco-allemand sur le Maroc.

Ces changements dans le haut personnel diplomatique allemand intéressent, à un vif degré, l'opinion française ; ils se produisent à un moment où nos rapports avec l'Allemagne sont redevenus ce qu'ils doivent être. Le relèvement, assez inattendu, des droits douaniers sur nos champagnes et nos alcools, encore qu'il inquiète, à juste titre, nos commerçants, ne constitue pourtant pas en lui même une chose dont on doive extraordinairement s'alarmer. M. Pichon n'a pas manqué de faire savoir à Berlin le mauvais effet que doit fatalement causer en France cet accroissement. Nous souhaitons que les Allemands le comprennent et qu'ils songent à nous accorder quelque juste compensation. Beaucoup de nos commerçants se plaignent avec raison des contrefaçons inexcusables qu'on se permet outre Rhin, au détriment de certains produits français, le cognac notamment. Il y a là une question d'honnêteté et de moralité. Une réglementation qui aurait pour conséquence de rendre impossibles de pareilles fraudes serait accueillie par nous avec la plus vive satisfaction.

RAYMOND RECOULY.

LES Etudiants Japonais.

Il y a cinquante mille étudiants à Tokio ; ils viennent de toutes les provinces de l'empire. L'enseignement donné à ces jeunes gens avides de s'instruire, s'étend à toutes les connaissances humaines, mais ce sont les cours de langues étrangères qui comptent le plus grand nombre d'élèves, et c'est le genre d'études qui convient le mieux à une race de dominateurs.

Cet enseignement que les Japonais considèrent comme le plus important de tous, est donné dans une école de l'Etat.

C'est la tour de Babel ! s'écrie le "Japan Magazine". L'anglais, le français, l'allemand, le russe, l'espagnol, l'italien, le chinois, le coréen, le tamil, l'hindoustani, le malais, le mongolien, toutes les langues, tous les dialectes qui se parlent en Europe et en Asie, sont enseignés dans cet établissement unique sur le globe.

La salle où se réunissent les professeurs de cette école donne une idée du futur Parlement des Nations. Si l'on veut se faire une idée de l'aspect qu'offrirait une assemblée où toutes les nationalités de l'Univers seraient représentées, on trouvera un aperçu de cette chimère à l'Ecole supérieure des langues de Tokio.

Slaves barbus, Français élégants, Allemands massifs, Italiens dont les gestes expressifs et la volubilité extraordinaire sont pour les Japonais une cause de perpétuel étonnement, Espagnols majestueux, Anglais corrects, voilà pour l'Europe.

Du côté de l'Asie, dit le "Japan Magazine", le Chinois aux proportions monumentales apparaît au premier rang avec cet orgueil particulier qui caractérise sa race; à côté de lui, le Coréen qui a l'air de chercher un maître, le lama mongol à l'aspect sacerdotal, le révolutionnaire Hindou, le Malais musulman qui ne laisse échapper aucune occasion de faire de la propagande religieuse.

Les élèves de l'Ecole supérieure des langues ne perdent pas de temps. Ils n'ont pas moins de trente heures de cours par semaine. Ce régime étouffe en eux tout germe d'originalité; ils deviennent des machines à prendre des notes !

Il est vrai que tous les étudiants de Tokio n'ont pas l'ambition d'apprendre toutes les langues en usage chez les divers peuples de l'univers. Huit mille environ d'entre eux se contentent de suivre les cours d'un établissement privé où l'on n'enseigne que la langue anglaise.

Les étudiants de Tokio sont en général très pauvres ; il n'est pas de sacrifice qu'une famille japonaise ne soit prête à s'imposer pour l'éducation de ses enfants.

Un jour, dit le collaborateur du "Japan Magazine", je m'étais arrêté dans une auberge d'un tout petit village perdu en pleine campagne. L'hôtelier entra en conversation avec moi et me dit qu'il faisait élever ses enfants en Angleterre. Son fils suivait les cours de l'Université de Birmingham et sa fille était à l'Ecole de Hampstead.

Si les filles des aubergistes japonais les plus pauvres, les plus éloignées de toute communication avec les grandes villes, sont élevées dans le Royaume Uni dans les mêmes établissements que les suffragettes, nous pouvons nous attendre à brève échéance à un épanouissement complet du féminisme dans l'empire du Soleil Levant.

Entrevue de Pie X et de la reine douairière d'Italie.

Le fait date de 1904. On en avait beaucoup parlé depuis dans divers milieux de Rome, mais sans beaucoup de précision. Aujourd'hui la "Nazione" de Florence croit pouvoir donner des détails qui seront accueillis avec curiosité, comme tout ce qui a trait aux relations du Saint-Siège et de la famille royale de Savoie depuis l'occupation de Rome.

On sait que la reine Marguerite est d'une ardente piété. On s'étonnera donc moins de l'idée qu'elle eut de faire visite au pape actuel en compagnie de la duchesse de Gênes, sa mère. L'entrevue avait été préparée par Mgr Della Chiesa, actuellement archevêque de Bologne. Les deux princesses, venues dans une voiture de la cour à l'église du Sudario, sortirent par une porte de derrière et prirent une voiture sans écusson. Au Vatican, on avait éloigné les gardes. Guidées par Mgr Della Chiesa, la reine Marguerite et la duchesse de Gênes se dirigèrent vers la salle Borgia où, comme par hasard, elles rencontrèrent Pie X. Elles s'entretinrent pendant trois quarts d'heure avec le pape, qui les reconduisit jusqu'à la porte. Quelques jours après le pape envoya son grand portrait encadré à la reine Marguerite. Comme on ne pouvait pas l'expédier directement au palais, on adressa le portrait à un prélat habitant Albano, qui le porta personnellement à la reine Marguerite.

Arrestation d'un financier.

Louisville, Ky., 12 juillet—L'arrestation de August Ropke, secrétaire de la Fidelity Trust Company, qui a été opérée hier soir sur un ordre de l'avocat de district, a causé une profonde sensation à Louisville. Ropke est accusé de faux en écritures et de détournement de fonds.

Dans une déclaration signée, publiée ce matin, M. John W. Barr, président de la compagnie, a annoncé que les détournements de Ropke atteignaient un montant élevé, mais que le crédit de la banque n'était pas en danger. L'inculpé était très connu dans les cercles financiers et commerciaux de Louisville où il jouissait généralement d'une excellente réputation. Il était attaché à la Fidelity Trust Company depuis plus de 18 ans.

Le conseil d'administration de cette compagnie s'est réuni ce matin en assemblée extraordinaire et a annoncé que les actionnaires couvriraient toutes les pertes subies par la banque par suite des opérations de Ropke jusqu'à concurrence d'un million de dollars. Cette déclaration a eu pour effet de ramener la confiance parmi les milliers de personnes qui ont des dépôts dans cet établissement.

La Fidelity Trust Company est une des plus anciennes et des plus solides institutions financières du Sud.

Ropke a comparu ce matin en audience préliminaire et à défaut d'une caution de $25,000 a été écroué dans la prison du comté où il restera jusqu'à la date de sa mise en jugement fixée au 5 octobre prochain.

Le montant de ses détournements s'élève, croit-on, à plusieurs centaines de mille dollars, sommes qu'il a perdues en spéculations.

L'incendie de Campbellton.

St Jean, Nouveau Brunswick, 12 juillet—L'incendie qui a dévasté la petite ville industrielle de Campbellton, la nuit dernière, a causé des pertes matérielles dépassant deux millions de dollars.

Huit personnes y ont perdu la vie, neuf cents maisons ont été détruites et plus de 3,000 personnes sont sans asile.

Toutes les communications entre Campbellton et la côte nord du Nouveau Brunswick sont interrompues et les détails ne parviennent ici que lentement.

Des secours ont été envoyés de St Jean aux sinistrés.

Le candidat républicain au Congrès.

Le comité républicain du Deuxième District congressiste de la Louisiane se réunira à la fin de la semaine afin de choisir un candidat pour la prochaine élection au Congrès des Etats Unis.

On croit que le comité jettera son dévolu sur M. Pearl Wight, membre du comité national républicain. Les noms des candidats doivent être soumis au secrétaire d'Etat à Baton Rouge avant le 25 juillet prochain.

VOL.

L'avant-dernière nuit un voleur a pénétré dans la demeure de Mme Alex. W. Mass, rue Magasin, 1535, et en a emporté des vêtements d'une valeur de $40.

Volé dans un car.

Pendant que Joseph Campbell, un homme de couleur demeurant rue Octavia, près St-Charles, se trouvait dans un car de la ligne Peters, hier soir à huit heures, un nègre inconnu lui a volé son portemonnaie contenant $106.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 — Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.10..Un an | $7.55...6 mois | $3.80...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05...6 mois | $1.25...4 mois

Les abonnements partent du ... et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 28. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

DEUXIÈME PARTIE

Aventures de dix millions de bijoux

III

LILIANE MALHEUREUSE

Suite.

—Cette rencontre n'aura pas lieu.....

—Elle aura lieu..... Impossible autrement, pour deux raisons que vous allez comprendre .... Si je recule, j'aurai l'air d'avoir peur où de ne pas être sûr de mon coup d'œil.... et je suis perdu de réputation.... Et d'autre part, si cette rencontre, selon votre désir, n'avait pas lieu comment M. Bargeton, qui est pauvre, me rembourserait-il les cent mille dollars que je lui ai avancés ?

—Je vous les rapporte.

—Je ne les prends pas. Etes-vous, en ceci, d'accord avec M. Bargeton ?

—Non. Il ignore ma démarche.

—Et il ne l'approuverait pas, j'en suis certain, tout en étant très heureux de l'intérêt extrême que vous paraissez lui porter. Non, il ne saurait l'approuver, car ce remboursement inopiné prouverait.....

—Prouverait quoi ?

—Qu'il a eu peur.

Liliane tressaillit.

C'était vrai, pourtant, ce que disait cet homme. Il allait se mêler à tout cela une question d'amour-propre, de foi orgueil.

—Mais cet affreux, c'est impossible ! murmura la pauvre enfant.

Il discuta :

—Affreux, non pas.... Très simple, au contraire.... Et une mort très propre.... il ne souffrira pas, je viserai en plein cœur.... ma balle ne déviera pas une ligne....

Il s'arrêta une seconde, pour donner plus de poids à ce qu'il allait dire.

— Quant à être impossible, ceci est une autre affaire.....

Les yeux éplorés de Liliane interrogeaient.

Il décroisa les jambes et se pencha en souriant, les coudes sur les genoux.

— Nous pourrions peut-être nous entendre.... J'ai une idée .... Vous savez, ou bien je vous l'apprends, que mon plus grand désir serait d'être votre mari.... Nos fortunes se valent .... Ce serait vite conclu, si vous vouliez .... Mais jusqu'à présent vous ne vous décidez pas .... J'ai peut-être, moi, trouvé le moyen de vous décider ... Supposez que tout à l'heure, quand M. Bargeton sera en face de mon revolver, je manque mon premier coup.... Supposez que, de par ma volonté et pour vous être agréable, je manque le second, et que je manque le troisième ?.... M. Bargeton est sain et sauf !... Les cent mille dollars restent acquis.... Car ceci est dans nos conventions....

Elle dit avec élan :

—Si vous faites cela, vous aurez mon amitié tout entière....

—J'en serai assurément honoré, mais non satisfait.....

—Que désirez-vous de plus?

—Je vous aime et je veux que vous soyez ma femme....

—Résumons : ma main contre la vie de M. Bargeton ? Voilà ce que vous demandez ?

—Oui.... Si je l'épargne, vous êtes à moi.... Si vous refusez, je le tue....

Elle hésita, très pâle, les yeux cernés, les lèvres toute blanches de peur.

Il crut qu'elle faiblissait, et déjà il triomphait, avec un sourire, lorsque, tout à coup, il sursauta.

—Je refuse! dit-elle.... S'il doit mourir, il mourra du moins heureux en sachant combien je l'aimais.... S'il vivait en me voyant à un autre, et s'il savait surtout pourquoi je suis à un autre.... à vous.... il souffrirait trop ! !

—Réfléchissez ! dit-il froidement.

—Non. Je ne veux même pas réfléchir.....

Elle se dirigea vers la porte.

Là elle se retourna. Ses yeux flamboyaient.

—Ecoutez-ceci.... Vous ne le tuerez pas..... Vous ne le blesserez même pas.... Votre main tremblera....

Il la salua, incrédule.

Elle rejoignit Jenny et repartit en courant.

Dorritt consulta sa montre. Il n'était que onze heures. Il sortit pour prendre l'air, déjeuna légèrement, selon son habitude — il ne faisait d'excès que le soir — et rentra chez lui pour y attendre Maurice.

A deux heures précises, Maurice sonne.

Les deux hommes se saluèrent.

Dorritt ne fit aucune allusion à la visite de Liliane. La jalousie et la colère parlaient en lui plus haut que tout autre sentiment.

—Monsieur, dit Maurice avec une tranquillité admirable et sans l'ombre d'émotion, bien que je sois persuadé que vous ne me toucherez pas en trois coups, si par aventure vous me tuez, vous pourriez être inquiété par la police.... Et comme il faut tout prévoir, j'ai préparé une lettre que vous prendrez, ou que l'on trouvera sur moi après ma mort. Cette lettre annonce que je me suis suicidé, parce que je suis dans l'impossibilité de vous restituer la somme que je vous ai empruntée.... Cela vous convient-il de la sorte ?

—Cela est parfait. Je vois que vous avez pensé à tout, dit Dorritt avec le même flegme.... Maintenant, voulez-vous choisir ?

Et il désigna trois ou quatre revolvers pendus à une panoplie.

—Oh ! peu importe....

—En voici un.... Vous me croirez sur parole ?....

—Certes....

—J'ignore ce qu'il vaut et je ne le connais pas.

—En ce cas, je vous prie de le laisser pendu là, où il est bien.. Je tiens à ce que vous ne puissiez mettre sur le compte d'une arme non encore essayée la maladresse dont vous allez tout à l'heure me donner trois fois la preuve.... Prenez le revolver dont vous vous êtes servi le plus souvent....

Dorritt eut un mouvement de dépit et de curiosité.

—Vous êtes donc bien sûr que je vous manquerai ? dit-il.

—Absolument sûr.... Je vous l'ai dit : votre main tremblera.

Dorritt tressaillit, Liliane, aussi, avait la même certitude, avait fait la même prédiction.

Allons donc !.... Sa main tremblerait pour la première fois !

Dorritt décrocha son arme habituelle, celle qu'il portait toujours pour sa défense, dans les courses à cheval au milieu de ses immenses domaines. Il la fit jouer, la chargea de trois cartouches, tout cela le plus naturellement du monde et sans l'ombre d'une émotion.

Du reste, Maurice, il faut le dire, présentait la même impassibilité. Il y avait même, sur ses jolies lèvres de femme, je ne sais quel dédain suprême, quel vague sourire d'ironie et de mépris pour cette mort si proche, et, bien qu'il feignit de n'y pas croire si certaine ! Peut-être au fond de l'âme, aspirait-il après cette fin tout à la fois romanesque et tragique !.... Le pauvre Renaud Raigice savait son existence empoisonnée par le drame de la mort de Villedieu.... il aurait pu vivre quand même, en alourdissant les souvenirs de ce passé funeste dans le train-train de ses habitudes nouvelles, mais l'amour de Liliane était venu tout à coup, avivait sa souffrance, ses regrets de victime, se débattant au milieu d'une situation sans issue.... et alors, cela lui faisait plaisir de mourir.... et cela serait même très doux de s'en aller ainsi, avec le baiser de Liliane sur ces deux roses qu'il portait contre son cœur.

Dorritt, ayant chargé son revolver, demanda :

—Vous êtes prêt, monsieur ?

—C'est moi qui vous attends, fit Maurice, paisible.

Ils descendirent. Dorritt avait eu soin d'éloigner tous ses domestiques, sous des prétextes divers. Du reste, les jardins étaient vastes, la rencontre aurait lieu à l'extrémité contre la grille d'enceinte scellée sur un haut mur de clôture. De la maison, au milieu des bruits de la ville, on n'entendrait même pas la détonation.

En chemin—et ils marchaient lentement, sans se presser, comme deux hommes qui se promènent, et qui en prennent à leur aise—Dorritt, qui regardait Maurice du coin de l'œil, ne put s'empêcher de dire :

—Vous n'avez pas de regrets !

—Pourquoi !

—De mourir, alors que vous êtes aimé — et follement — par l'une des plus riches et des plus charmantes filles de New-York.

Maurice répliqua sèchement :

—J'ignore ce que vous voulez dire.... et je ne veux pas le savoir....